Document generated on 06/04/2025 6:04 a.m.

Liaison

La relève transfrontarienne

Annie Lise Clément

Number 123, Summer 2004

Une génération émergente : un portrait

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41028ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Clément, A. L. (2004). La relève transfrontarienne. *Liaison*, (123), 9–12.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La relève TRANSFRONTARIENNE

Annie-Lise CLÉMENT

Ils ont entre 21 et 28 ans et un souffle créateur qui porte au-delà des frontières : Chris Berthiaume, Éric Charlebois, Tina Charlebois, Miriam Cusson, Olivier Fairfield, Emilio Portal, Geneviève Pineault et Geneviève Ruest.

PEUT-ON, À LEUR SUJET, parler de « la relève artistique franco-ontarienne » ? Peu revendiquent l'étiquette, interrogeant son exiguïté, voire sa pertinence. Tout aussi fascinants les uns que les autres, ces nouveaux venus préfèrent se confier sur les enjeux en mouvance et les filiations métissées qui animent leur cheminement.

Ils sont aussi beaucoup plus nombreux à se frayer une *place* en Ontario français. L'exploration est entamée : parole à huit jeunes créateurs qui transcendent disciplines, genres, matériaux et territoires.

Musique/ Olivier Fairfield

Né à Ottawa mais résidant « de l'autre côté du pont », Olivier Fairfield dit avoir subi des influences musicales franco-ontariennes « indirectes ». Davantage attiré par le milieu théâtral, c'est en assistant aux pièces de la Compagnie Vox qu'il découvre la musique de Dominique Saint-Pierre, avec lequel il fonde en 2001 le groupe Iceberg : « Ce sont toujours moins des groupes que des individus qui m'inspirent. Il y a tout de suite eu cette complicité avec Dominique, l'envie de faire une musique qui ne se soucie pas de correspondre à une certaine esthétique ».

Joueur de batterie et percussionniste aussi dans la formation fransaskoise Polly-Esther et dans Freeworm (installé à Montréal, mais dont le chanteur Vincent Lettelier est originaire de Luskville), groupe qui entremêle français, anglais, chichewa et créole, Olivier ne perçoit pas de liens particuliers avec la génération qui l'a précédé : « Je ne mise pas sur une valeur, une solidarité franco-ontarienne : ce n'est pas ce qui va me faire apprécier un artiste. J'aime l'audace de créateurs qui fusionnent les genres, comme Patrice Desbiens avec ses albums-poésie, un avant-gardisme qui fait fi des barrières culturelles ».

Quand on le met sur la piste, il affirme sans hésiter : « Ah, je suis *fier* d'être Franco-Ontarien », en précisant dans un même souffle : « mais je ne dirais pas que je suis un *artiste* franco-ontarien. C'est une drôle d'identité à se donner ! Ce que je veux véhiculer, à travers mon travail, n'a rien à voir avec un bagage culturel, et ce n'est pas une fierté quelconque qui viendra me motiver. L'art politique, c'est pas mon truc ». Ce qui l'inspire, particulièrement ? « Voir les choses autour de moi évoluer et en faire partie. Autant dans mon milieu immédiat que ce qui se passe à New York, avec des regroupements comme TZADIK ».

« N'importe quoi qui est menacé va engendrer une réaction ; aussi, je comprends, dans ce contexte, que certains optent pour un art engagé. Mais quand on me parle, comme au secondaire, de l'importance de 'garder la francophonie', c'est comme crier dans l'oreille d'un sourd ! Il faut apprécier le fait que le monde change, c'est le malheur de l'évolution ! Je continuerai d'élever ma fille en français, mais j'accepte que les choses se transforment sur une échelle plus large. Déjà, notre français, c'est une bâtardisation d'un français qui a été et qui n'est plus ».

Le groupe Iceberg lancera son album cet été, un métissage de morceaux « plus jazz-*ambient* ou pop-électroniques, et vice-versa. On peut interpréter une pièce super sophistiquée, suivie d'une bossa-nova. On se nourrit à l'éclectisme ».

Musique/ Chris Berthiaume

L'eau a coulé sous les ponts franco-ontariens depuis la controverse impliquant Konflit Dramatik : un soir de mai 2002, le groupe sudburois refusait d'acquiescer à la demande des organisateurs des Jeux de la FESFO de ne pas jouer leur succès « Hors-d'œuvre », dont le refrain était dans la langue de Shakespeare. S'ensuivit, aux dires du chanteur Chris Berthiaume, l'annulation de leur participation à une tournée sous l'égide de Réseau-Ontario.

Chris avait la voix résolument conciliante, lorsque nous l'avons joint à Sudbury : « On s'est tenus loin du trouble, cette année. Avec le déménagement de tout le *band*, cet été — pour des questions de commodité, insiste-t-il —, ça va changer l'orientation du groupe. La musique passera en premier ». Donc, comme plusieurs avant eux, *exit* direction Montréal. Après *Univers dissimulé*, leur CD lancé il y a un an, déjà un nouveau disque est en chantier.

Rien de certain, à l'heure actuelle, mais la sensibilité risque d'être différente : d'un combat à finir avec cet Autre dominateur, tyran politique, économique ou médiatique omniprésent dans *Univers*, le regard de Chris, auteur de la plupart des textes, sera davantage tourné vers l'intérieur : « Ce sera des textes difficiles parce que j'ai eu une année difficile. Je me suis laissé aller là-dedans. Ça change parce qu'on change aussi, on devient plus matures (rires) ». Là encore, se côtoieront les deux langues, « parce qu'on *est* comme ça. On n'essaie pas de correspondre à une image prédéterminée. C'est souvent un refrain en anglais qui vient en premier, puis le reste suit en français. Après, c'est trop difficile de changer le texte. Personnellement, je ne me suis jamais senti redevable à une langue ou à une autre, je suis "à côté" ». Finissant à l'Université Laurentienne, en Arts d'expression, il constate que ça « bouge beaucoup autour de lui. Je sens qu'il se prépare un *boom*, une révolution artistique dans les 5 à 10 prochaines années, qui rappellera celle des CANO et Marinier ». Comme inspiration, Chris évoquera Radiohead, System of A Down, Andy Kufman. C'est toutefois la venue à MacDonald-Cartier de *En Bref* qui lui aura donné l'élan pour fonder un groupe : « J'me suis dit : wow ! ça se fait, de la musique en Ontario français... »

Théâtre/ Miriam Cusson

Participant, certes, à ce « boom » anticipé par Chris Berthiaume, Miriam Cusson a terminé cette année une résidence au TNO, offerte par André Perrier, avant même la fin de sa scolarité au printemps dernier, à l'Université Laurentienne. Le directeur artistique venait d'assister au spectacle *De l'une à l'autre*, écrit, conceptualisé et interprété par la jeune femme de Chelmsford, près de Sudbury. Au TNO, cette année, en plus de jouer dans *Autour d'un foyer CRISE 2 !* qui portait sur les conflits identitaires, Miriam a présenté une carte blanche de poésie-performance, en tandem avec Antoine Tremblay Beaulieu. « C'est en plein sur le sujet de ton entrevue : sur le choc des générations. Il s'agit toutefois du regard que porte sur nous la génération qui s'en vient ! On est des rats de labo, déshumanisés, pris dans un carcan routinier et soumis à un regard critique ».

« J'ai étudié *Le Chien* de Dalpé (à l'Université d'Ottawa), mais je ne l'ai pas vu. Il y a aussi Ouellette. Pourquoi les gens de notre génération devraient être privés de ces textes marquants ? J'aimerais mettre à l'épreuve leur intemporalité. »

C'est la pièce *L'Insomnie*, de Robert Marinier, vue à 17 ans, qui lui aura donné la piqûre : « Quand j'ai su que ce gars-là venait de Sudbury, j'étais impressionnée. C'est le genre de travail que j'aime, plus éclaté dans l'écriture ». Elle fondait récemment, avec Antoine Tremblay Beaulieu, Justin Bélanger et Daniel Aubin, un collectif d'artistes, qui présente en juin un spectacle intime et multimédia à la Galerie du Nouvel-Ontario. Miriam affirme avoir choisi de travailler en français, mais ne pas aimer « isoler les gens » :

« On ne va pas, par exemple, s'empêcher de travailler avec des artistes anglophones. Les vieux discours nécessitent d'être renouvelés pour garder notre communauté unie. On en parle beaucoup dans le collectif, et c'est du côté de la forme que ça s'actualisera ». Préoccupé, notamment, par le destin de l'humanité, le collectif traitera d'exclusion, de hiérarchie sociale, avec des accents existentialiste, symbolique, et parfois naïf. « Il s'agit de savoir qui se méritera le droit de regarder la dernière ampoule terrestre ».

Théâtre/ Geneviève Pineault

La pièce *L'Hôtel* (voir l'article. p. 41), mise en scène par Geneviève Pineault et présentée au Théâtre la Catapulte en mars 2004, a été accueillie par la critique et le milieu comme une bouffée d'air frais. « Ce qui m'importait le plus, dans l'amalgame du travail scénographique, de la disposition de la salle et de la direction d'acteurs, c'était d'amener les gens *ailleurs*. Le théâtre peut et doit faire vivre cet ailleurs. »

Originaire d'Ottawa, Geneviève a toujours senti, en visite dans sa famille québécoise, qu'elle venait elle-même d'ailleurs : « La FESFO, le *Notre place*, mon gros *t-shirt* franco, les manifs pour la Cité collégiale, je les ai toutes faites... Mais je ne suis plus la même qu'à 13-14 ans, ma perception de ce qui est "franco-ontarien" a changé, comme le milieu a changé... »

Difficile pour les créateurs interrogés de définir la spécificité franco-ontarienne. Geneviève aura cette réponse nouvelle : « Que je travaille à Ottawa, Wawa, ou Budapest, mon héritage va toujours se refléter dans mes créations : ce besoin d'avoir le droit de faire ce que je veux, dans la langue que je veux. Je vois mon bilinguisme comme une force. Je pourrais très bien travailler en anglais, mais rester francophone dans mes tripes, et ma

direction d'acteurs, par exemple, serait différente. Il y a des influences anglophones dans *L'Hôtel* — Cronenberg, Lynch — que je ne tente pas de cacher ». Parmi les créateurs qui l'inspirent, elle nommera André Perrier et Joël Beddows : « Avant, en Ontario français, l'accent était mis sur la dramaturgie ; le travail de mise en scène suscite un nouvel engouement ». Elle évoquera tout de suite après Peter Brook, mais aussi Brigitte Haentjens, qui lui aura donné l'idée de recourir à un *dramaturg*. Guy Warin a été le confident choisi pour *L'Hôtel* : « Quelle liberté de pouvoir être ainsi stimulée et relancée, dans ce milieu souvent insécurisant. On pense déjà aux prochains projets ». Mieux connue auparavant pour son travail en coulisses, Geneviève envisage la direction artistique et souhaite faire davantage de mises en scène, ce qui lui permettrait peut-être de redonner vie au répertoire d'ici : « J'ai étudié *Le Chien* de Dalpé (à l'Université d'Ottawa), mais je ne l'ai pas vu. Il y a aussi Ouellette. Pourquoi les gens de notre génération devraient être privés de ces textes marquants ? J'aimerais mettre à l'épreuve leur intemporalité. »

Arts visuels/ Emilio Portal

Emilio Portal, une autre figure sudburoise évoluant à l'Université Laurentienne, est le cadet des interviewés. Il complétera l'an prochain un baccalauréat ès Beaux-Arts, avant de se plonger dans l'architecture ou, qui sait, la trigonométrie ou la biologie moléculaire ! Natif de Colombie-Britannique, de mère francophone et de père espagnol (né au Pérou), Emilio refuse toute catégorisation géo-politico-culturelle : « Je ne me considère pas d'appartenance. C'est dur à dire, mais je ne me trouve pas de place ; on ne peut m'associer avec un certain genre de monde non plus. Ici, à Sudbury, je suis autant lié à la galerie anglaise qu'à la galerie francophone, et j'ai plusieurs amis espagnols ; même si je ne parle pas la langue, je ressens auprès d'eux une amitié spontanée. »

Comme la plupart des artistes interrogés, il dit rendre compte, par la voie artistique, de l'instant présent : « *Whatever I'm in* — mon travail sera un reflet du moment. » Les vocables « hybride » et « postmoderne » viendront ponctuer son discours pour tenter de décrire sa démarche. Également musicien comme membre du groupe Aviator et percussionniste lors de classes de danse moderne, il intégrera dans son projet de fin d'année – celui du printemps 2005, qu'il façonne déjà — la sculpture en bois, la performance scénique et la musique. Il n'aura que des éloges, lui aussi, pour le programme en Arts d'expression à l'Université Laurentienne : « La directrice du programme, Madeleine Azzola, croit au chaos productif de la pensée latérale, et ça m'inspire beaucoup ».

Emilio était au nombre des artistes visuels choisis pour le projet Parallaxe, à Saint-Boniface, en septembre 2003, où il créa la sculpture en bois « 540 ».

Arts visuels/ Geneviève Ruest

« Avec tes questions sur l'identité, j'étais embêtée et j'ai longtemps réfléchi. Certes, personne ne peut faire abstraction du contexte où il évolue — on n'est pas une île, on est influencé par la société, les cours que l'on suit — mais je perçois l'art comme une science, qui va au-delà de la culture et des apparences. Qui ne peut s'identifier au corps humain ? Ça a toujours été et ça demeure le centre de mes préoccupations. »

La filiation de l'artiste d'Ottawa, Geneviève Ruest, est nettement verticale, non horizontale. Son passé, son présent, son futur, la mémoire et l'identité du corps sont autant d'explorations omniprésentes dans ses œuvres, notamment dans sa plus récente, à la Galerie du Nouvel-Ontario : y apparaît l'échographie de l'enfant à naître, qui fait maintenant partie intégrante de l'artiste ; l'exposition collective « Où est le centre ? » est présentée depuis mai à la Galerie.

La démarche picturale de Geneviève est à la frontière de plusieurs supports expressifs : « les éléments photographiques, présents au début, disparaissent au profit d'une image plus viscérale, à la limite de la peinture, qui représente mon propre cheminement artistique toujours en évolution ; je souhaite amener un questionnement autour de la façon que l'on se perçoit et se construit. » Celle qui a présenté ses expositions à Dakar, à Paris, à Skopje (Macédoine) et à Yaoundé, a fasciné par sa manipulation de médias à l'avant-garde de la technologie. Pour certains, encore captifs de croyances archaïques, Geneviève allait même un peu loin : « À Yaoundé, lors d'un vernissage, une femme aînée me croyait en possession d'un savoir à la limite de la sorcellerie. »

Sur son appartenance territoriale, elle dira : « C'est très très important pour moi d'être Franco-Ontarienne. J'vais *toujours* être Franco-Ontarienne. Mais l'art va au-delà de la région, c'est universel. »

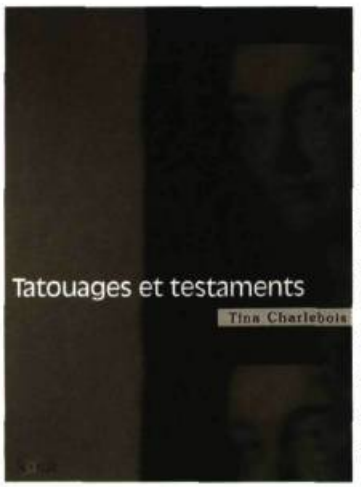
Littérature/ Éric Charlebois

Depuis les succès « inattendus » de *Faux-Fuyants* (Le Nordir, 2002 ; premier Prix Trillium en poésie et Prix *Le Droit*), l'écriture d'Éric Charlebois ou l'« antipoésie », comme il la nomme parfois, fait aujourd'hui écho au discours médical de Geneviève Ruest. *Péristaltisme. Clystère poétique*, paru en janvier 2004 aux Éditions David, s'éloigne de la question identitaire et territoriale omniprésente dans le premier recueil. Ce poète, qui voudrait « être partout à la fois », joue de plus en plus avec un savoir scientifique. « A priori, les sciences, ça ne m'intéresse pas — j'ai peur du sang ! Je ressens, par contre, un puissant besoin d'explorer des territoires inconnus, pour faire jaillir de nouvelles images. »

Après son épopée dans le nord de l'Ontario, qui a vu naître *Faux-Fuyants*, de retour chez lui, le natif de Hawkesbury sera généreux pour parler filiation. Il nommera d'entrée de jeu Patrice Desbiens, auquel il faisait un clin d'œil stylistique dans « Le hanneton », « par le recours à une structure métal et goudron », puis Sylvie Fillion, dont il aime la perspective pour aborder l'amour

sensuel et vindicatif. Viennent ensuite Pierre-Paul Cormier, Sophie Bérubé, Stefan Psenak — pour l'amour, pour sa conception de l'altérité — puis Michel Ouellette, dont le « flegme » contraste avec l'écriture et qui lui donne envie d'écrire pour le théâtre : « c'est un gars extrêmement humain, et j'adore les gens. Pour moi, le travail du poète est antinomique. Je serais heureux si je pouvais écrire parmi eux. J'aimerais qu'on puisse tous être des poètes pour créer des liens avec le monde. Ce serait l'*fun* que notre littérature cesse de se recroqueviller et qu'elle éclose ainsi. » Si je n'oublie pas de mentionner ses étudiants de Plantagenet qui, eux aussi, l'inspirent, il me pardonnera de citer cette dédicace significative :

« La réalité, franco-ontarienne ou non, est toujours trop atomique pour laisser désamorcer les petites bombes que nous sommes... Le hanneton continue de digérer la chlorophylle ; c'est bon pour l'haleine... Bientôt, il ingérera le vide... »



Littérature/Tina Charlebois

On remarque un mouvement contraire chez cette autre Charlebois, prénommée Tina (aucun lien familial avec Éric). De l'Autre fantasmé ou mis à la poubelle après l'amour (le sourire en coin) dans son recueil *Tatouages et testaments* (Le Nordir, 2002), l'écrivaine d'Iroquois est passée à l'écriture presque exclusive de ce vis-à-vis qui occulte le Franco-Ontarien hors des limites du territoire. Dans un recueil en prose à paraître, parce qu'elle s'est exilée depuis plus d'un an dans l'Ouest canadien après ses études à l'Université d'Ottawa, Tina s'interroge sur son identité. En voici un extrait inédit :

Je suis Franco-Ontarienne seulement en Ontario. Traître si je change de province. [...] *Assassin perfide si j'ose transmuter ma culture qui ne peut point – me dit-on – survivre dans un autre environnement. D'ailleurs, il faut se rappeler Darwin. Je suis Canadienne mais francophone – et pas du Québec. Donc pas vraiment Canadienne. Et pas vraiment francophone.*

Mais en anglais, I am Canadian, *et pas juste en bière.* I have been Ontarian, Albertan and British-Colombian. But not really. All along, I've just been Canadian. Ah, the apple core texture of generic culture. *[...]*

Le bilinguisme : cause certaine de la schizophrénie. Trente ans plus tard, André Paiement nous rirait en pleine face.

C'est la lecture de l'anthologie *La Littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix* (Le Nordir, 2002) qui lui aura donné le goût d'approfondir ses racines. Comme dans son premier recueil, elle refusera de se prendre au sérieux : « J'aime l'ironie, qui désacralise le politique ». Elle souhaite redire ce qu'ont écrit les Desbiens, Dalpé, Dickson, mais pour sa génération. « *We came a long way*, on dirait que ça n'a plus aucune importance. » Et qu'adviendra-t-il de son écriture érotique si présente dans *Tatouages et testaments* ? « J'ai quand même juste 25 ans, c'est toujours là ! » À l'instar d'Éric Charlebois, elle affectionne particulièrement l'œuvre de Michel Ouellette, et aussi celle de Timothy Findley. Tina fera plaisir à Chris Berthiaume en intégrant l'anglais dans ses nouveaux vers : « Je suis inondée par la culture anglaise. C'est à l'image de ce que je vis. »

Annie-Lise Clément est actuellement étudiante au doctorat au Département de lettres françaises de l'Université d'Ottawa. Elle s'est illustrée dans le milieu culturel par de nombreuses collaborations comme rédactrice, relationniste et chroniqueuse pour différents organismes et médias. Elle a aussi été, durant cinq ans, responsable des communications et du marketing au Théâtre français du Centre national des Arts.

THE ONTARIO TRILLIUM FOUNDATION
LA FONDATION TRILLIUM DE L'ONTARIO

LIAISON
La seule revue des arts en Ontario français

remercie la Fondation Trillium de l'Ontario pour l'aide financière qu'elle lui a accordée. La Fondation Trillium de l'Ontario est un organisme qui relève du ministère du Tourisme, de la Culture et des Loisirs. Grâce à un fonds annuel de 100 millions de dollars provenant de l'initiative provinciale dans le domaine du jeu, la Fondation accorde des subventions aux organismes de bienfaisance et sans but lucratif admissibles dans les domaines des arts, de la culture, des sports, des loisirs, de l'environnement et des services sociaux.